



HAL
open science

Nature, l'impossible ailleurs

Thierry Hoquet

► **To cite this version:**

Thierry Hoquet. Nature, l'impossible ailleurs. Laura Bossi (dir.). Les Origines du monde. L'invention de la nature au XIXe siècle [Exposition Paris, Musée d'Orsay, 10 novembre 2020-14 février 2021], Gallimard; Musée d'Orsay; MNHN, pp.348-351, 2021. hal-04460698

HAL Id: hal-04460698

<https://hal.science/hal-04460698>

Submitted on 15 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thierry Hoquet, « Nature, l'impossible ailleurs ».

Paru dans Laura Bossi (dir.), *Les Origines du monde. L'invention de la nature au XIXe siècle* [Exposition Paris, Musée d'Orsay, 10 novembre 2020-14 février 2021], Paris, Gallimard-Musée d'Orsay-MNHN, 2021, pp. 348-351.

Nature, l'impossible ailleurs

Levons la tête vers le ciel.

Il y a encore fort peu, une grosse centaine d'années de cela, l'humain était cloué au sol.

Seuls quelques illuminés rêvaient de machines volantes. Et les plus sages d'entre nous nous rappelaient à la raison : l'humain n'est pas fait pour voler. Le mythe d'Icare incarnait ce déchirement: notre désir fou de nous arracher à la Terre, et le prix à payer pour cela, peut-être de notre vie. Encore récemment, un scientifique britannique pouvait déclarer brutalement : « *space travel is utter bilge*. Le voyage dans l'espace, c'est du bluff pur et simple. »¹

D'autres, plus conservateurs encore, ajoutaient que si jamais l'humain parvenait à réaliser son rêve, il en résulterait sans doute de grands malheurs pour l'humanité tout entière, car quelque chose dans l'ordre providentiel du monde se trouverait définitivement rompu. De même, si les humains trouvaient la pierre philosophale et savaient tourner le plomb en or, toute valeur ne s'effondrerait-elle pas ? Nous pouvions rire de ces craintes, mais aujourd'hui, la perspective d'un « dérèglement climatique », les pandémies à répétition que les humains transportent plus facilement dans leur monde globalisé... — tout cela semble conforter et renouveler les positions des réactionnaires soucieux de tenir les humains à leur place : à l'humain reviendrait un rôle bien déterminé, celui d'usager et non de « maître et possesseur de la nature ». Hier comme aujourd'hui et demain, malheur à quiconque prétendrait sortir de sa place, échapper à sa condition.

Longtemps, donc, l'humain ne sut pas voler et se borna à regarder le ciel et les nuages comme une profonde source d'inspiration. « Nuages, merveilleux nuages... » disait encore Baudelaire. À la fin du XIXe siècle, la philosophie de Pascal et celle de Kant restaient encore valables : « le silence des espaces infinis » effrayait encore, « le ciel étoilé au-dessus de nos têtes » avait quelque chose de transcendant, incarnation d'une inflexible puissance morale. Tout le malheur de l'humain tenait de ne pas savoir tenir en repos dans une chambre et l'on pouvait faire sa promenade tous les soirs à heure fixe. Et puis l'on a volé. Et en un instant tout a changé. Fut soudain rompue l'antique fatalité qui nous engluait dans la glèbe. Mais réalisant notre rêve aérien de voltiger dans le ciel avec la légèreté des oiseaux, nous acquîmes surtout une puissance de destruction incomparable. Le futurisme italien enregistra ce vertige et cette nouvelle esthétique militarisée. Étonnamment, celle-ci se fait entendre jusqu'à aujourd'hui, à travers le cinéma japonais de Miyazaki Hayao qui en a fait le thème d'une réflexion mélancolique. « Le vent se lève, il faut tenter de vivre », dit-il après Paul Valéry, dans un film hanté des aéronefs fantasques de Giovanni Battista Caponi, mais aussi de « stukas » et de « zéros ».

¹ Propos attribué en 1956 à Sir Richard Wooley (1906-1986), *British Astronomer* et directeur du *Royal Greenwich Observatory* (1956-1971).

Dès le premier quart du XXe siècle, dans son roman *L'homme sans qualités*, Musil soulignait la transformation de notre regard sur les nuages, dans un monde où l'évaluation quantitative pesait désormais toute chose. Ainsi, le personnage de Walter (incarnant « l'homme du sentiment ») s'insurgeait : « il n'y a plus de différence entre un soleil et une allumette, et pas davantage entre la bouche, qui est l'une des extrémités du tube digestif, et son autre extrémité ! »² Dès que l'on a su voler, il n'y a plus eu, pour nous, aucun « ailleurs ». Même l'art ne fut plus *ein Luft von anderen Planeten*, un souffle ou un air venu d'autres planètes. Un aplanissement des valeurs se produisit. On ne sut plus reconnaître ce qui est Grand.

À l'image du ciel, la Nature n'incarne plus une transcendance par rapport à l'activité humaine : elle se trouve intégrée dans le schéma de la vie technique. Descartes, dans le chapitre VII du *Monde ou traité de la lumière*, récusait explicitement le terme « nature », associé à l'ancien paganisme :

« Sachez donc, premièrement, que par la Nature je n'entends point ici quelque Déesse, ou quelque autre sorte de puissance imaginaire, mais que je me sers de ce mot pour signifier la Matière même en tant que je la considère avec toutes les qualités que je lui ai attribuées comprises toutes ensemble, et sous cette condition que Dieu continue de la conserver en la même façon qu'il l'a créée. »³

Coupé de la divine Nature, notre monde ne contenait plus aucune échappatoire. Le monde, les animaux, les humains : tous machines. Devenue immanente, la Nature ne fut bientôt plus extérieure à nous. Tout devint technique et la technologie fut partout.

La technique s'insère dans la nature.

La technique est-elle humaine ou naturelle ?

Partout où nous allions, partout où nous regardions, nous retrouvions toujours notre patte. Pour Herbert Marcuse, disciple et héritier en cela de Musil :

« Manifestement, quand les villes, les autoroutes, les parcs nationaux remplacent les villages, les vallées et les forêts, quand les hors-bords sillonnent les lacs, quand les avions traversent les nuages, ces espaces perdent alors leur caractère de réalité qualitativement différente, ce ne sont plus des espaces de contradiction. »⁴

Face à ce que nous avons coutume d'appeler « la nature », nous fûmes soudain pris d'un étrange sentiment : celui d'une plus grande facilité à accéder aux choses, et dans le même temps, celui d'une plus grande inaccessibilité des choses. À mesure qu'on s'approchait d'elles, elles reculaient. Aujourd'hui, nous avons une plus grande facilité d'aller partout, par les routes et les autoroutes, mais nous avons le sentiment de n'aller

² Robert Musil, *Der Mann ohne Eigenschaften*, trad. Philippe Jaccottet, *L'homme sans qualités*, Paris, Éditions du Seuil (Collection Points), 1982, t. I, p. 78.

³ René Descartes, *Traité du Monde ou de la Lumière*, Chapitre VII, « Des lois de la nature de ce nouveau Monde », in *Œuvres*, publiées par C. Adam et P. Tannery, reprise Paris, Vrin, 1996, t. XI, pp. 36-37.

⁴ Herbert Marcuse, *One-dimensional man : studies in the ideology of advanced industrial society*, trad. fr. Monique Wittig revue par l'auteur, *L'Homme unidimensionnel : essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Paris, Éditions de Minuit, 1968, p. 90-91.

nulle part : nous n'accédons à rien du tout. D'où la mélancolie dont témoigne par exemple *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss. Quand on ne pouvait aller nulle part, on pouvait encore rêver d'ailleurs. Mais à présent qu'on peut aller ici ou là, à volonté, tout ailleurs a perdu sa qualité principale : *la qualité d'aura* qui en faisait l'objet d'un rêve inaccessible.

Je peux aller voir tel site remarquable, mais il n'est plus l'objet d'aucune expérience : j'accède à un panorama, je prends une photo immortalisant le moment, et je m'en vais, en quête du point suivant. Venise, Rome, Florence, prises d'assaut quotidiennement par des hordes de visiteurs en quête de clichés. Dubrovnik, cadre de *selfies* pour amateurs de *Game of thrones*. Rationalisation du monde et marchandisation travaillent la main dans la main. Jamais la notion de « désenchantement » développée par Max Weber ne nous a paru plus appropriée. Hannah Arendt notait quant à elle, dans la *Condition de l'homme moderne* (1958), un général « rétrécissement » :

« Le rétrécissement décisif de la Terre a suivi l'invention de l'avion, donc d'un moyen de quitter réellement la surface de la Terre. »⁵

Face à cet aplatissement généralisé, la nature n'est pas loin d'être perçue comme une base de loisirs, comme une ressource disponible pour l'exploitation touristique. Contre cela, le forestier américain Aldo Leopold condamna la consommation de « la nature » par ceux qu'il appelle avec dérision les « fourmis motorisées » : ces touristes qui recherchent un sentiment rapide de « nature sauvage » mais qui exigent des routes bitumées, des parkings spacieux, ainsi qu'à toute altitude, des toilettes tout confort sentant bon le désodorisant à la fleur de pin, sans compter l'inénarrable buvette avec vue où l'on pourra profiter d'un soda frais — Ajoutons pour aujourd'hui : un réseau « 4G » et une connexion sans fil (« Wi-Fi »). Depuis sa parution en 1949, son *Almanach d'un comté des sables* nous invite à réfléchir à ce qu'est l'impact des « trains à grande vitesse », à ce que cela fait de percer une nouvelle autoroute qui désenclavera le Massif Central ou qui rapprochera Milan de Lyon. Que se passe-t-il quand les voies ferrées commencent à transporter en masse les gens vers la campagne ? quand les autoroutes étreignent les continents ? C'est la nature, c'est-à-dire l'idée d'une transcendance, qui disparaît.

*

Faut-il en rire ou en pleurer ? La Nature nous présentait parfois le portrait d'une femme aux généreuses mamelles : la Diane d'Ephèse dans les jardins de la Villa d'Este à Tivoli se retrouve sur le frontispice du *Systema Naturae* de Linné en 1756. Mais depuis bien longtemps, nous savons que la même Nature peut se montrer une odieuse marâtre. Pline l'ancien enregistrait cette ambiguïté à l'ouverture du livre VII de son *Histoire naturelle* :

« Il est juste de commencer par l'humain, pour qui la nature semble avoir engendré tout le reste : mais à de si grands présents, elle oppose de bien cruelles compensations ; et il est permis de douter si elle est pour l'homme une bonne mère, ou une marâtre impitoyable. »⁶.

⁵ Hannah Arendt, *The human condition*, tr. fr. Georges Fradier, *La Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy (Collection Agora Pocket), 1983, p. 318.

⁶ Pline, *Histoire naturelle*, avec la traduction en français [par Émile Littré], Paris, Didot, 1877, t. I, p. 279 (trad. modifiée).

La disparition des insectes par exemple : fin du bourdonnement souverain du monde, ou fin de la peste ?

Le paradoxe de notre condition moderne et de notre nostalgie d'une transcendance perdue, c'est que nous n'avons eu longtemps qu'un rêve : celui d'annihiler la nature comprise comme une « sauvagerie », entité sans visage, brutale et anonyme, dont la « sélection naturelle » darwinienne révélera l'étrange portrait. Il y a d'un côté l'apparence de beauté et d'harmonie de ce visage :

« Nous observons le visage de la nature, rayonnant de bonheur ; nous voyons souvent la surabondance d'aliments ; nous ne voyons pas ou nous oublions que les oiseaux qui chantent, oisifs, autour de nous, vivent principalement des insectes et des graines et, par là, qu'ils détruisent constamment la vie. »⁷

Et la cruelle réalité qu'il cache :

« Le visage de la Nature peut être comparé à une surface qui cède, où dix mille coins pointus, étroitement regroupés ensemble, s'immiscent par des coups incessants : parfois, un coin est enfoncé, puis un autre avec une force plus grande. »⁸

Masque de beauté, visage hideux ! Rouvrons *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, rééditée dans la célèbre Bibliothèque Verte en 1967. La quatrième de couverture déclare :

« Faire de la terre ! Telle est la forte expression du défricheur canadien, qui ose s'attaquer aux bois sauvages pour les transformer en bois fertiles, labourés et semés. La vie est dure, au pays de Québec, pour Samuel Chapdelaine et sa fille Maria. »

Nous voici replongés en plein esprit pionnier. Les colons américains se perçoivent avant tout comme menacés par la vie sauvage. Ce n'est qu'après 1890 que se produisit une rupture dans leur esprit : avec la fin de la « frontière », une fois l'Océan Pacifique atteint, le monde parut alors avoir touché ses limites. Dès lors, s'imposa l'idée d'une rareté de la terre. Toute « *wilderness* », réelle ou supposée, ayant été vaincue, le temps fut alors venu de changer de programme : il fallait à présent domestiquer les tendances autodestructrices de la civilisation, autolimiter l'action humaine en vue d'obtenir une « durabilité ». C'est alors que se développa l'idée que la *wilderness* a des droits, une valeur intrinsèque, indépendamment de l'utilité que peuvent souhaiter en retirer les gens.

Un comparable effet de « frontière » fut sans doute obtenu le jour où pour la première fois la Terre fut vue du ciel et fut photographiée comme une célèbre « bille bleue (*blue marble*) ». Certains, comme le philosophe Emmanuel Levinas, célébrèrent cette « ouverture probable sur de nouvelles connaissances et de nouvelles possibilités techniques [...] Mais ce qui compte par-dessus tout, c'est d'avoir quitté le Lieu. »⁹ Mais

⁷ Charles Darwin, *On the Origin of species*, London, John Murray, 1859, p. 62, tr. fr. Thierry Hoquet, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 95.

⁸ *Idem*, 1859, p. 67 ; 2013, p. 99.

⁹ Emmanuel Levinas, « Heidegger, Gagarine et nous » (1961), in *Difficile liberté*, 3^e éd., Livre de Poche, 2007, 347-351.

aujourd'hui, beaucoup reprochent à cette photographie prise depuis l'espace d'offrir une « vision 'déterrestree' », nourrissant l'idée d'un « Anthropocène » : une humanité abolissant la Terre comme altérité naturelle et résolue à la transformer en technonature¹⁰. Cette Terre vue de loin procure une vision d'ensemble, une perspective dominatrice et de surplomb. Elle nous a arraché à notre « humilité », à notre « humus » primordial et nous a donné l'ivresse nouvelle de soumettre toute la Terre à un « géopouvoir » : une clique d'ingénieurs et de savants-fous qui en régleraient le climat à l'échelle globale.

Plus que jamais, face à l'hybris qui menace, nous avons besoin d'une certaine « idée de Nature » : idée régulatrice et morale, indépendante de toute emprise humaine. Nous avons besoin de nous souvenir que « nous sommes tous du compost » : autrement dit, d'une philosophie « compostiste », comme le dit Donna Haraway¹¹. Plus largement, nous avons besoin, en sus d'une nature-totalité (le tout des choses) et d'une nature-normalité (le fonctionnement non perturbé), d'une nature-altérité (ce qui n'est pas humain), antidote au projet d'anthropisation complète de tout ce qui existe¹².

Peu importe ici que toute la Nature soit déjà anthropisée, qu'elle porte la marque de notre patte et que dans le ciel au-dessus de nos têtes, nous ne sachions plus distinguer les étoiles filantes des satellites artificiels.

Peu importe qu'il y ait des traces de microplastiques jusque dans les pingouins du cercle polaire.

De même que le flux de la croissance et du vieillissement en nous, nous rappelle que nos corps sont travaillés de forces vitales qui nous dépassent et ne sont pas au pouvoir de notre volonté, nous devons nous redonner le sens d'une Nature-transcendance : une puissance à l'extérieur de nous, indépendante de nous. Est-ce nécessairement s'abandonner à la rêverie d'une « Gaïa » déesse-mère, promettre la résurrection à la « Pachamama » animiste, ou faire renaître une vision providentialiste de la Nature, créée par un Dieu sage ayant le bien de l'humanité en vue ?

Non, les humains et leurs techniques, font nécessairement partie de l'aventure terrestre et de son devenir. Ils sont dans la Nature et il n'y a de nature que pour eux. Mais ce n'est pas parce qu'ils sont partout qu'ils doivent renoncer au concept de Nature. Cette Nature reste une ressource pour penser un monde qui nous échappe, doté de sa propre spontanéité : un impossible ailleurs qui suscite notre respect.

¹⁰ Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*, Paris, Éd. du Seuil, 2013, p. 76.

¹¹ Donna J. Haraway, *Staying with the trouble. Making kin in the Chthulucene*. Durham & London, Duke University Press, 2016, p. 101.

¹² Virginie Maris, *La Part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Éditions du Seuil, 2018, pp. 20-21.